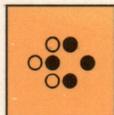


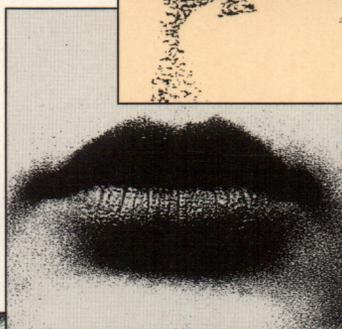
Ludo & Compagnie

Patrick Lapeyre

Roman



P.O.L



Extrait de la publication

Ludo et compagnie

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE CORPS INFLAMMABLE, 1984.

LA LENTEUR DE L'AVENIR, 1987.

Patrick Lapeyre

Ludo et compagnie

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur 1991
ISBN : 2-86744-209-5

I

Samy et Ludo l'avaient rencontrée comme on ne se rencontre plus, au pied d'une montagne. C'était en plus une montagne particulière, si entièrement enveloppée de brouillard qu'elle pouvait disparaître pendant des jours, de sorte qu'on ne distinguait plus que sa base, de l'autre côté du lac, une sorte de pré d'herbe jaune qui se perdait tout de suite dans l'au-delà. Ils s'étaient assis sur leurs sacs afin de prendre une décision — c'était un de leurs passe-temps favoris — quand ils avaient remarqué cette fille en compagnie d'une autre, qui fixait le brouillard avec des jumelles et n'avait pas l'air plus avancée.

Ils avaient réussi à leur adresser la parole en redescendant, l'une était Hollandaise et l'autre ne l'était pas, avaient-ils appris, elles s'étaient connues dans un train, habitaient un petit hôtel non loin du

leur et ne voyaient pas a priori d'inconvénient à dîner au même endroit qu'eux.

C'était une trattoria comme Samy et Ludo les aimaient, un peu cantine, avec des empilements de fruits à l'entrée, de mauvaises peintures accrochées au mur et un téléphone à jetons près de la porte des toilettes. Celle qui était Hollandaise commandait du vin et parlait avec une conviction fiévreuse de ses études de géologie, tandis que l'autre, qui ne disait presque rien, les regardait avec de grands yeux noirs, très sages.

— Et vous ? lui disaient-ils parce qu'ils la trouvaient renversante, sans parti pris.

Elle, elle hésitait entre le droit et le dessin, ne savait vraiment pas quoi choisir, mais elle avait à peine dix-neuf ans, s'excusait-elle.

Eux jugeaient inutile de lui cacher plus longtemps qu'ils avaient respectivement trente-deux et trente-trois ans, sans se croire obligés d'ajouter comme le Crucifié, et qu'ils avaient beaucoup voyagé avant d'entamer des études de langues orientales.

— De langues orientales ? disait-elle avec un étonnement qui les ravissait, j'avais parié que vous étiez musiciens.

Elle avait perdu. Ils étaient sinologues, enfin ils faisaient un peu de chinois et s'intéressaient parallèlement à certaines formes d'illumination.

— Rien que ça ? disait la Hollandaise que personne n'avait sonnée.

Comme ils savaient de longue date que pour circonvenir l'une mieux vaut commencer par l'autre, ils restaient courtois, lui proposaient même une excursion tous ensemble (on n'a rien sans rien) afin de ramasser des cailloux.

— On partira à neuf heures, décidait la Hollandaise.

Catherine, c'était le nom de celle qui n'était pas Hollandaise, souriait de temps à autre, la cuillère entre les dents, et se remettait à manger sa salade de fruits pendant qu'ils en étaient encore aux tagliatelles et aux ris de veau du chef. Si ce n'était pas le bonheur, ils se demandaient bien ce que ça pouvait être.



Elles étaient devant leur hôtel à l'heure dite, engoncées dans des anoraks fermés jusqu'au menton, l'air endormi. Le brouillard, au lieu de se dissiper, s'était transformé en une espèce de pluie fine qui ne mouillait guère mais assombrissait encore un peu plus le paysage. Le moral des randonneuses était bas et chacune, de son propre aveu, se demandait ce qu'elle faisait là, dans cette rue. Samy et Ludo déplaient une carte topographique, traçaient un axe imaginaire, parlaient finalement de se renseigner. Les

rare personnes à s'aventurer hors de chez elles avaient toutes cet air craintif que donne une longue connivence avec les montagnes invisibles. A peine faisaient-ils mine de les approcher qu'elles détalaien sans rien vouloir entendre. Ils finissaient cependant par accoster une vieille dame, surprise sous une porte cochère alors qu'elle se débattait avec un parapluie. Connaissait-elle un itinéraire d'excursion qui soit praticable ? Pouvait-on accéder à la montagne invisible en traversant le lac ? Autant de questions sans malice qui redoublaient pourtant son inquiétude.

— Je n'y suis jamais allée, répondait-elle enfin, entendant sans doute par là qu'il faudrait la payer cher pour grimper là-haut. Cela dit, elle voulait bien admettre qu'il y avait autrefois un embarcadère et qu'il y était peut-être encore. Samy et Ludo l'aidaient à refermer son parapluie, la quittaient rassérénée.

— Faites attention à la flaque, leur criait la dame au parapluie, mais ils avaient les pieds dedans.

Sur le bateau, un genre de barque à fond plat, ils sentaient tomber le froid de la montagne invisible, imaginaient des rochers, des masses de neige en suspens. Catherine trempait ses doigts dans l'eau.

Le bateau les débarquait dans un village désert, où le dernier touriste avait dû être capturé il y a bien longtemps. Ils mangeaient leurs provisions sur le bord du rivage, buvaient du vin en faisant des observations météorologiques. Comme de toute évidence il menaçait à nouveau de pleuvoir, ils se

réfugiaient à l'intérieur d'un café sombre où cinq ou six autochtones jouaient aux dominos. Ils avaient complètement oublié le bruit des dominos, remarquaient-ils histoire de faire la conversation. Catherine approuvait distraitement, buvait du chocolat chaud. La Hollandaise, pendant ce temps-là, avait lié connaissance avec deux séminaristes de passage, favorables à la messe en latin. Ces grands garçons, qui ne pensaient évidemment pas à mal et jouaient au ballon soutane au vent, n'en pouvaient plus de joie de photographier une jeune fille. La Hollandaise arrangeait ses cheveux, posait de profil, le menton relevé, tandis qu'un des deux séminaristes l'avertissait gentiment que le petit oiseau allait sortir. Good, répondait la Hollandaise.

Le temps s'étant légèrement éclairci, ils décidaient d'y aller, empruntaient à la sortie du village un chemin en pente qui montait entre des massifs rocaillieux et des arbres si détrempés qu'ils étaient obligés de mettre leur capuche. Arrivés sur le premier plateau, les deux garçons passaient en tête, Catherine restait en arrière, bras écartés, pour se laisser pousser par le vent. Ils rencontraient le brouillard un tout petit peu plus haut. Ils respiraient l'odeur de la montagne invisible, entendaient des cascades, des cris d'oiseaux.

— Il doit y avoir des pierres intéressantes, supposaient-ils dans l'espoir d'être débarrassés de la Hollandaise. Mais elle était coriace. Elle disparaissait

dans le brouillard et revenait à chaque fois avec de nouveaux cailloux.

— Ils ne sont pas mal, reconnaissent-ils sportivement.

Catherine était fatiguée et, pour parler franchement, avait un peu peur de devenir invisible.

— Il n'en est pas question, se récriaient-ils en la prenant dans leurs bras, qu'est-ce qu'il nous resterait ?

La Hollandaise toussait discrètement, jugeait plus sage de redescendre par le chemin fléché.

— Dans une heure il n'y aura plus de lumière, leur annonçait-elle sur un ton suffisamment convaincant pour que tout le monde s'empresse de la suivre.



Le lendemain, la pluie s'est transformée en neige et le silence leur donne des vertiges.

Le patron de l'hôtel consulté au moment de la collation leur promet que d'ici trois jours le temps s'éclaircira, il a écouté la météo.

— Trois jours, font-ils sans oser protester car le patron, avec sa moustache et ses cheveux en brosse, ressemble à Joseph Staline doublé en italien.

— Il va falloir qu'on avise, lui disent-ils prudemment.

— Avisez, leur dit l'autre en les gratifiant de son sourire historique.

Ils se dépêchent de préparer leurs sacs, vérifient qu'ils n'ont rien oublié dans les armoires, ni dans les tiroirs, puis se rendent au logement des filles.

— Qui c'est ? dit Catherine d'une voix éteinte.

Quelque instants après, elle entrouvre sa porte avec des précautions de guichetière, apparaît en chemise de nuit. On dirait qu'elle a grandi, s'émerveillent-ils.

— Tu sais ce qui se passe ? lui demandent-ils en évitant par délicatesse de regarder sa chemise de nuit.

— Je sais, dit-elle calmement, alors qu'ils sont sûrs qu'elle n'a rien dessous.

Ce qu'elle ne sait peut-être pas c'est que la neige peut très bien continuer à tomber jusqu'à samedi, les cars s'arrêter de circuler, le blocus devenir total, lui résument-ils.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiète-t-elle soudain.

C'est tout ce que Samy et Ludo attendaient. Ils lui expliquent alors que le mieux serait sans doute de plier bagages et de se rendre le plus vite possible à Turin.

— C'est loin ? dit-elle, moyennement emballée.

Il faut d'abord prendre le car, ensuite le train, soit quatre-cinq heures, calculent-ils, dans ces eaux-là.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demande-t-elle à sa copine.

La Hollandaise, bon débarras, veut collecter des cailloux, découvrir le paysage à skis.

— Vous vous retrouverez à Turin, les rassurent-ils en songeant que ce serait bien leur veine.

Catherine entreprend alors de faire ses valises, le temps qu'ils règlent leur note d'hôtel et achètent des cartes postales de la montagne invisible.

— Ça ressemble un peu à un enlèvement, remarque-t-elle en revenant avec ses bagages.

— C'en est un, lui confirment-ils pendant que la Hollandaise leur fait de grands signaux par la fenêtre. Une délicieuse fille, disent Samy et Ludo pour qu'elle ne les croie pas méchants.

Une fois dans le car, ils s'installent tous les trois devant, les garçons sur les côtés et elle au milieu, entre ses deux kidnappeurs.

— Je me sens un peu perdue, leur avoue-t-elle d'un seul coup.

— On est là, font-ils en la pinçant malicieusement.

Par la vitre du car, ils aperçoivent des skieurs allongés dans la neige, une jambe en l'air, et d'autres emportés par la vitesse de la pente qui font mine de rentrer directement à leur hôtel.

A la gare, elle commence à réclamer des magazines.

Ils lui achètent ses magazines et, comme la neige rend prodigue, ils font aussi l'emplette de deux

barres de chocolat, d'une boîte de pâtes de fruits, d'un paquet de chewing-gum. De toute façon, le haut-parleur vient d'annoncer que le train aurait une heure de retard. Ils s'assoient sur un banc abrité et observent sur le quai d'en face deux collégiennes en snow-boots qui se laissent embrasser par des garçons beaucoup plus âgés qu'elles.

— C'est peut-être leur manière à elles d'admirer la neige, dit Ludo sans que Catherine ne fasse de commentaire.



A Turin, ils progressaient exclusivement sous les arcades, s'étonnaient qu'il y en ait autant, à perte de vue. Il neigeait par intermittence. Une vieille dame, assise près d'une fenêtre, mangeait des biscuits à la cuiller qu'elle trempait distraitement dans un verre de vin. Les tramways étaient orange, parfois orange et blanc. Au débouché des arcades, ils apercevaient le fleuve, puis les collines. Au-delà, c'étaient les Alpes, lui expliquaient-ils.

Ils photographiaient le paysage à tour de rôle puis chacun gentiment prenait les deux autres en photo, Ludo et Catherine, Catherine et Samy, Samy et Ludo (ils portaient pour la circonstance des casquettes avec des oreillettes et des lunettes d'explora-

teurs polaires), enfin Catherine toute seule qui posait, la main sur la rambarde, le visage indifférent comme si elle était juste là pour donner l'échelle.

De l'autre côté du pont, le zoo était à l'abandon, la volière envahie par les ronces. Un gardien demeurait là, claudiquant dans les allées vides tandis que sa femme, par désœuvrement, claudiquait en même temps que lui.

— C'est d'un triste, disait Catherine.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? lui demandaient-ils pendant qu'elle grattait la neige du parapet avec le bout de ses doigts.

Elle voulait d'abord téléphoner à ses parents. Ils allaient donc dans un café, sous les arcades, d'où elle pouvait appeler du premier.

— Je me suis pris un vieux sermon, leur annonçait-elle ensuite, ils croyaient que j'avais disparu.

Elle était la dernière fille d'un couple de retraités aisés habitant quelque part dans le Loiret et, à tort ou à raison, estimait avoir été une enfant précocce. A l'en croire, c'était toujours elle qui montait le mieux à cheval, elle qui récitait le mieux à l'école et qu'on montrait en exemple à ses cousins et à ses neveux. Samy et Ludo approuvaient de la tête.

— Et tes sœurs ? disaient-ils.

Ses sœurs c'était une longue histoire, disait-elle en avalant des macarons, mais finalement elle leur racontait quand même l'histoire de ses sœurs, pendant qu'ils regardaient la vie par transparence.

Mon premier boirait des Suze-citron,
mon second du vin blanc avec des poignées de comprimés
(on le verrait disparaître puis réapparaître),
mon troisième aurait dix-neuf ans, des jambes inoubliables
et serait, disons, une fille (on la verrait apparaître, puis
disparaître),
mon quatrième serait une montagne invisible,
mon cinquième une fillette de douze ans et onze mois qui
sèche les cours de gym,
mon tout une satire de la solitude moderne, une utopie de
la vie à trois, une éducation sexuelle et un éloge de la poé-
sie chinoise.



9 782867 442094

Photos : John Foley
Maquette : Jacqueline Michel

ISBN : 2-86744-209-5
F10209-4-91

89 F